

## ***Sur qui, sur quoi peuvent compter les enfants et les adolescents pour ébaucher leur identité d'homme ou de femme ?***

*Jean-Marie Forget*

*Journées « Désir chez les adolescents et discours social », Fort-de-France, 6-7 février 2010*

Je vous remercie, et j'ai grand plaisir à participer à ces journées travail où l'on voit se dégager un fil concernant les positions sur lesquelles les adultes sont mobilisés dans leur place symbolique. Dans le monde actuel, l'analyste est sollicité dans cette position symbolique avant tout projet, quel qu'il soit. Sa position symbolique, c'est sa position d'être de parole, d'une parole fiable et d'une parole qui puisse être mise en acte, ce qui n'est pas du seul ressort de l'analyste puisqu'on a vu que des enseignants peuvent aussi se trouver sollicités à ce point par les adolescents.

Il y a quelques exemples, où l'on perçoit le type de rigueur qu'exigent de nous les adolescents. Il s'agit d'un adolescent qui était catalogué hyperactif, et qui me disait « *ma prof de français ment, car quand j'arrive en retard en cours, elle ne me laisse pas à la porte pour cela, et elle croit bien faire. Elle ne me demande pas d'aller chercher un billet de retard, elle me laisse rentrer en classe. Alors après, quand elle me dit que je suis en retard, eh bien, elle ment* ». Vous voyez la rigueur que les adolescents attendent de nous. L'exigence qu'un analyste se trouve éprouver est la même exigence que rencontrent les adultes pris à la gorge par les sollicitations des adolescents. Il y a ainsi tout un travail que les analystes peuvent faire avec des collègues qui sont dans des positions symboliques comme des enseignants, des soignants, des éducateurs, des médecins, les parents, pour les aider à tenir leur position à l'égard des adolescents.

Un exemple qui a beaucoup retenu mon attention, est celui d'un adolescent que j'avais reçu assez rapidement après l'appel de sa mère, le lendemain. Au téléphone elle m'avait expliqué qu'après une déception sentimentale son fils s'était alcoolisé et avait tout cassé chez elle, les parents sont séparés et il vit avec sa mère. Il s'était livré à des dégradations sur la voie publique, la police et les pompiers étaient intervenus, puis il s'était réfugié chez des amis. Sa mère me l'amène le lendemain. Comme elle est partie prenante de la demande et comme je le fais habituellement, je lui propose un temps d'entretien commun, ce que le garçon refuse de manière énergique et radicale. Je passe par ses conditions et je le vois seul. Là il me déballe toute une souffrance concernant la vie familiale, concernant le fait qu'il est l'enjeu des rivalités passionnées entre ses parents, le fait de jalousies, de difficultés à l'école, d'être l'objet de jalousies, de violences, de passions, il n'arrête pas et j'ai du mal à placer un mot. De temps en temps je grogne comme le proposait Christian tout à l'heure, ou j'opine de la tête, j'essaye de me manifester dans ma présence. Et puis l'entretien dure et à un moment où ça devient quand même un peu long et difficile et où il reprend son souffle, j'en profite pour proposer en quelques mots que l'on puisse reparler de cela le lendemain.

À ce moment-là il s'apaise, regarde le bureau et puis il me dit « *vous avez vraiment beaucoup de bouquins ici, et peut-être que vous pouvez m'aider car à la fin de la semaine j'ai une interrogation que je n'ai pas pu préparer à cause de tout ce qui s'est passé, et peut-être que vous pouvez me prêter un ouvrage car l'interrogation porte sur « Cinq psychanalyses » (rires)* ». Je lui ai prêté ce livre, nous sommes vus le lendemain et avons commencé les entretiens sous ce mode. Je trouve que c'est un exemple assez marquant. Dans l'entretien je n'avais pas dit grand-chose. Ce qui m'a paru surprenant c'est la manière dont il m'amenait à ne pas consentir à une position d'autorité qu'il considérait comme une position de maître lors des entretiens, et qui l'a amené petit à petit, rassuré par ce consentement, à se dégager de ses débordements impulsifs, et à pouvoir constituer une demande, rigoureusement parlant puisqu'il en est venu à me demander de l'aide, dans une formulation extrêmement précise.

Cet exemple me semble intéressant puisque dans l'adresse à l'Autre, à l'adulte, l'adolescent recherche ce qui structure la parole chez l'Autre, c'est-à-dire le trait de division subjective chez l'Autre, qui lui permet d'ordonner dans une demande ou dans une pulsion \_\_ formalisée par Lacan  $S \langle \rangle D$  \_\_ c'est-à-dire d'ordonner dans les signifiants de l'Autre le mouvement impulsif qui va être le sien. Car la pulsion est bien la manière dont l'enfant ordonne ses mouvements intérieurs par rapport aux signifiants de l'Autre. Il les structure dans une pulsion, en passant par les signifiants et le sens que l'Autre donne à ces mouvements propres. En articulant ce qui s'agite en lui aux signifiants de l'Autre, le sujet à venir disparaît comme être. Il disparaît comme être, il devient un sujet ordonné par les signifiants de l'Autre, et il se constitue au lieu de l'Autre. On sait bien comment les mères, ou les proches d'ailleurs, rencontrent ce moment crucial où ils croient entendre parfaitement les balbutiements de l'enfant : « *j'ai compris ce qu'il dit* ». Ils interprètent avec leurs propres signifiants, et ils confirment en même temps, ils ratifient le trait de la division de l'enfant. A ce moment-là, la mère confirme la combinaison de phonèmes par laquelle l'enfant a tenté de se faire entendre. Dans l'après coup l'enfant se voit reconnu dans sa division subjective.

Ce que nous apprend la clinique actuelle, c'est que les adolescents ont recours à la pulsion et au mouvement pulsionnel pour solliciter le trait de division subjective qui existe chez l'Autre, pour mobiliser chez l'Autre ce qui fait son identité d'être de parole. Mais comme on l'a bien souligné, s'il y a une défaillance symbolique pour des raisons diverses, l'adolescent ne trouve pas ce trait chez l'Autre, dans la parole de l'Autre. Alors, dans un temps de désarroi ou de désespoir il va aller chercher par le biais pulsionnel ce qu'il n'arrive pas à trouver dans le Symbolique. Ce qui pose un problème tout à fait délicat du côté du transfert, puisque s'il va chercher des marques de la division subjective, il va les chercher dans l'Imaginaire ou dans le Réel. Et cela dans un seul champ pulsionnel, ce que j'évoque comme une désintrinsication pulsionnelle. Il va chercher dans une pulsion une décomplétude qu'il n'arrive pas à trouver dans le champ de la parole. Ce qui est tout à fait différent du mouvement que l'on rencontrera par exemple chez l'obsessionnel, avec l'érotisation d'une pulsion, sur laquelle va venir s'exercer la répression du Surmoi.

Les deux types de recours pulsionnels que l'on rencontre sont :

- dans le champ scopique des acting-out, des mises en scène,
- et dans le champ moteur des mises en acte qu'on stigmatise comme « les troubles des conduites », soit comme des « passages à l'acte ». Ce sont des termes qui stigmatisent les choses, mais sans les déplier pour les rapporter à leur structure.

C'est donc dans le champ scopique et le registre Imaginaire, ou dans le champ de la pulsion motrice et dans le registre du Réel.

De ces deux côtés, on va retrouver la même tentative du sujet de s'articuler à un Autre décomplété, et à un discours qui soit décomplété.

Ce que je trouve toujours surprenant dans ce champ de l'acting et de cette mise en scène, c'est comment le sujet cherche dans l'Autre à être lu en étant vu, puisque c'est une mise en scène. Si l'on rapporte simplement ce détour aux trois temps de la pulsion, on voit bien que le sujet en activant le second temps où il est vu par l'Autre, va chercher chez l'Autre une décomplétude pour pouvoir « se faire voir » et pour que la pulsion puisse se boucler autour du vide de l'Autre.

Si le sujet met en œuvre cette mise en scène - ce n'est pas seulement une image-, c'est qu'il suppose chez l'Autre cette possibilité de décomplétude dans le champ Symbolique. C'est quelque chose de tout à fait surprenant puisqu'il est justement sans répondant dans le symbolique. Et le sujet va chercher chez l'Autre une décomplétude pour « se faire voir », pour pouvoir boucler ce troisième temps de la pulsion.

Et l'on retrouve la délicate question de l'adresse de ces manifestations. Cette adresse qui avait été évoquée dans les journées de Paris sur le rêve \_\_ *La grammaire de l'inconscient* \_\_, et Charles Melman avait fait un raccourci très éclairant : il proposait d'abord de distinguer la trame

littérale du rêve, la dimension signifiante où se constitue l'adresse, l'adresse du rêve n'apparaissant qu'à partir du moment où le sujet le formule en paroles à un autre, à une autre, ou à un analyste, et où la dimension du trait de division de la parole permet de la repérer. L'adresse est déjà en filigrane dans la constitution et dans l'articulation des signifiants. Cela rejoint ce que Lacan dit à propos de l'acting et de sa mise en scène: ce qui était articulable (dans l'acting) n'est pas encore articulé. Il y a donc cet entre-deux, ou cet espoir du sujet que ça puisse être articulé. Et je pense que ce temps-là correspond tout à fait à ce temps de « désarroi », très joli mot puisque c'est la désorganisation de l'arroi, l'arroi étant l'organisation d'un équipage de chevaux pour qu'ils puissent courir en mesure.

L'organisation de l'arroi, étant une représentation de l'ordre phallique qui coordonne la partialisation pulsionnelle.

Alors l'on voit bien que si c'est dans le champ Imaginaire et par la seule pulsion scopique qui est déconnectée de la parole, que le sujet cherche cette décomplétude pulsionnelle, c'est alors une impossibilité, une impasse. Il va falloir le transfert, et le temps de la mise en place de la fiabilité d'un l'interlocuteur quel qu'il soit, pour que le sujet puisse réintroduire ce qu'il met en scène, ce qu'il montre de lui-même, dans le champ de la parole. Et cela va exiger de la part de l'interlocuteur qui lit cette scène, qui voit cette scène symptomatique avec beaucoup de clarté - il voit le sens de manière évidente - il lui faut un temps de restriction de jouissance pour déplacer à plus tard les propos, les remarques, les interprétations qu'il peut faire de la scène. Il ne pourra certainement pas le faire dans l'immédiat, puisque cela laisserait entendre au sujet qu'il n'y aurait pas ce clivage entre la pulsion scopique et puis la parole.

Si l'on veut réduire le clivage en précipitant une parole à un moment inopportun, on fait passer à l'acte l'adolescent. Il se fout en l'air. Cette temporalité est tout à fait importante, et elle souligne le côté exigeant et éprouvant pour l'interlocuteur de l'adolescent, s'il n'est pas en position de pouvoir l'adresser à quelqu'un qui puisse introduire cette temporalité.

Cette responsabilité on en a beaucoup parlé lors de ces journées. Martine Lerude avec laquelle nous travaillons les questions concernant les adolescents depuis longtemps, a des remarques très éclairantes. Elle disait que l'adolescent a « ses signifiants en compétition ». C'est une jolie formule, l'adolescent a ses signifiants en compétition, et la manière dont l'interlocuteur, dont l'Autre va accueillir l'adresse de ces signifiants en compétition, va radicalement orienter la manière dont l'adolescent va pouvoir se structurer. Cela souligne la responsabilité de l'adulte à l'égard de l'adolescent \_\_ c'est vrai aussi à l'égard d'autres adultes \_\_, mais dans le cas des adolescents les choses vont vite et la puberté et le sexuel insistent, comme la pression sociale forte.

Concernant l'autre pulsion, la pulsion motrice, on en perçoit les enjeux dans l'hyperactivité de l'enfant, et dans l'agitation de l'enfant. Je ne sais si c'est le moment de faire une annonce, mais tout de même nous allons bientôt sortir aux éditions Eres dans une nouvelle collection, sur la clinique de l'enfant, deux livres, le premier sur *L'enfant agité*, et le deuxième sur *Les troubles des apprentissages*, ils sortiront le 1er avril. Ensuite il y aura *L'enfant et le corps*, et un certain nombre d'autres. Dans ces premiers ouvrages, il y a des textes assez remarquables de différents intervenants, d'enseignants, etc. Car ces ouvrages s'adressent à tous ceux qui s'intéressent ou cherchent des outils de travail avec les enfants.

L'hyperactivité n'est donc pas un symptôme, mais une manifestation symptomatique. Pour trouver le symptôme il faut rapporter l'hyperactivité réelle de l'enfant (l'enfant qui va dans tous les sens) à l'inactivité symbolique des adultes.

Le symptôme est dans l'entre-deux, l'exemple type c'est celui d'un jeune qui est un peu paumé dans cette hyperactivité, qui se fait sanctionner parce qu'il sèche les cours. Lors d'un entretien j'apprends qu'il compte justement sécher les cours avec la bénédiction de ses parents, parce qu'il est invité à un anniversaire en province. Alors comment peut-il s'y repérer, puisque le même élément est l'objet d'une sanction un temps, et au contraire l'objet d'un passe-droit un autre

temps ? C'est un exemple d'incohérence symbolique dans lequel se débattent les enfants. Si l'enfant n'est pas assuré d'une place symbolique, s'il est objet réel de l'Autre - et là on rejoint les questions abordées ce matin à propos de la mère - s'il n'y a pas dans son rapport à l'Autre une trace symbolique pour le garder du caprice de l'Autre, l'enfant s'éjecte de manière répétée, réitérée d'une place qui lui est insupportable. On a vu cela aussi dans d'autres situations «la fille battue », «la femme battue ». Cette position de jouissance de l'Autre est absolument insupportable à l'enfant il va s'en éjecter dans des passages à l'acte réitérés. Or comme c'est l'être qui lui est cher, il retombe dans cette position d'être objet de l'Autre, et il s'agit pour lui de s'éjecter de cette position.

C'est une tentative pulsionnelle d'introduire dans le Réel un écart, écart entre l'endroit d'où on s'éjecte, et l'endroit où on s'éjecte. Cet écart dans le Réel fait allusion à la place symbolique dont le sujet ne dispose pas dans son rapport à l'Autre, et dans le Symbolique. Il y a une place qui n'est pas représentée dans le Symbolique. Pour pouvoir la susciter, c'est par la mise en scène dans l'Imaginaire, ou l'introduction dans le Réel, et de manière réitérée puisque ça n'accroche pas. Il est ainsi dans une impasse. C'est dans le Réel qu'il va tenter de réintroduire ce qui fait défaut dans le Symbolique.

Si l'on fait un peu plus attention à cela, on peut rapporter ce mouvement-là aux trois temps d'une pulsion motrice. On peut suivre ce que Jean Bergès avait initié dans son travail et ses textes sur la motricité et l'hyperactivité, et identifier une pulsion motrice avec un objet petit *a*, qu'on pourrait appeler la gravité, où l'enfant va éjecter cet objet petit *a*, va se précipiter dans les bras réels de l'Autre pour pouvoir être bougé, être mobilisé par les bras de l'Autre, et faire l'expérience de sa propre gravité, avant même de pouvoir se faire bouger. Il y a ces mouvements « je bouge, je m'éjecte », « je suis bougé », et « je me fais bouger ». Il y a ces trois temps, mais cela implique que le sujet puisse vérifier la fiabilité de la structure symbolique de l'interlocuteur, de la mère, dans cette articulation, dans ce qui structure le corps de la mère, dans la trame symbolique, la colonne vertébrale symbolique qui structure le corps de la mère.

Si l'on distingue ces trois temps et leur succession on voit bien se déplacer dans le champ pulsionnel la quête symbolique de l'enfant. Dans les différents temps on le voit tenter de boucler les choses dans un champ pulsionnel et même si persiste un clivage par rapport au Symbolique. Et l'on voit comment la dimension du transfert est fondamentale et précieuse puisque c'est elle qui va permettre au sujet de réintroduire ou de réarticuler ce qui est clivé entre la pulsion et la parole. Cette intrication pulsionnelle vous la repérez très bien par exemple dans le champ scopique puisqu'il va s'agir de lire ce qui est vu dans la mise en scène, lire ce qui saute aux yeux de la dimension symptomatique, pour l'entendre d'une certaine manière, et le rapporter à la parole. Il y a cette intrication entre la dimension scopique et un orifice qui est le regard de l'analyste \_\_ ou le regard de l'adulte \_\_, et puis son écoute, son oreille et sa parole.

Il y avait notamment une jeune enseignante tout à fait intéressante qui nous parlait de ses difficultés en classe et elle nous disait que ses élèves avaient «des paroles en monstration». C'était une assez belle formule, et cette enseignante disait comment elle était éprouvée car elle se sentait mobilisée dans son identité de femme. Ce n'était pas très étonnant car au fond son souci était de rendre compte, par la parole, de ce qu'elle éprouvait de ces paroles en monstration. Cela passait pour elle par son regard \_\_ forcément puisque c'était de la monstration \_\_, et cela nécessitait qu'elle puisse l'entendre par l'oreille et qu'elle puisse en parler, et donc cela traversait son corps. Vous voyez que ce passage d'une pulsion à une autre est de réintroduire les choses par la parole, à travers le corps de l'analyste ou de l'adulte. Cela mobilise non seulement les objets petit *a*, mais également le trait de la division subjective qui structure la parole et qui structure le corps. Ce qui explique comment on peut être éprouvé par ces situations.

Ces détours que je vous propose sont bien entendu les témoignages des défaillances symboliques des adultes, du fait, on l'a déjà dit, de l'économie de consommation du discours

capitaliste - de l'incidence de cette logique dans le discours des parents et des proches des enfants, c'est à dire dans le discours familial - et puis du défaut d'articulation de la langue maternelle au discours social, on l'a bien évoqué et ce n'est pas là-dessus que je vais insister. On peut mentionner tout de même qu'on voit actuellement une autre conséquence du discours colonial chez les enfants adoptés qui viennent de pays étrangers. Des enfants adoptés en métropole se trouvent privés brutalement de ce qu'ils ont pu appréhender du rapport au Réel dans leur langue maternelle. Ils s'en trouvent privés par ceux qui sont généreux, qui viennent les accueillir et qui ne comprennent rien à ce qui leur arrive. Ce colonialisme va teinter tous les rapports d'autorité que ces enfants auront dans la vie sociale, le rapport au maître, les apprentissages. Ils vont se mettre en échec, puisqu'à utiliser cette langue ils trahiraient leurs origines, ce qui serait insupportable.

Si l'on suppose que les choses se jouent dans le champ pulsionnel et qu'il s'agit de boucler une pulsion, on perçoit bien que pour ces enfants ou ces adolescents qui sont dans cette sorte de désarroi ou de désespoir, on ne peut pas attendre d'éclairage direct sur ce qui leur arrive dans l'immédiat. C'est dans le transfert qu'on pourra les faire avancer. Sans cela ils vont être tout à fait vides de mots pour pouvoir dire ce qu'ils vivent, puisque justement ils sont en défaut d'articulation du côté de la parole, et qu'ils jouent les choses dans le pulsionnel. Les interrogatoires, les questions posées aux enfants ou aux adolescents qui sont dans ce type de manifestations tombent à plat et ils ne vont rien répondre. Cela ne veut pas dire qu'il y ait un vide intérieur, mais qu'ils n'en sont pas à un temps d'explicitation des choses. Cela aussi se retrouve dans la manière dont ils sont traversés par injonctions perverses ou les perversités du monde, par exemple les *happy slapping*, ces scènes où ils filment des scènes de violences qui peuvent être diffusées tout de suite sur le net, et qui sont une réponse à la télé-réalité.

Pour conclure sur ces mises en actes je vous proposerai une question, un autre point concernant les questions de la féminité ou des grossesses chez les jeunes filles, et des IVG dont nous avons déjà parlé hier. J'avais été très interpellé par une jeune fille de 16 ans, qui plus jeune avait déjà eu une grossesse. Je ne comprenais pas très bien à quoi cela pouvait correspondre. En fait, ses parents étaient d'origine étrangère, son père était venu vivre en France dans une période de bouleversements, et il avait trouvé des aménagements pour ne garder de son patronyme qu'une partie. Dans cette opération-là il avait essayé de gommer, à son insu, le fait qu'il n'était pas le fils de son père, mais le fils du frère du père, d'un oncle. Il l'avait découvert assez tardivement et cela avait été bouleversant pour lui. Venant en France il s'était efforcé à son insu de gommer cette dimension. Curieusement, la partie du patronyme qu'il avait fait sauter ainsi était *Gross*, ce qui fait que cette jeune fille à l'adolescence s'était trouvée animée par ce signifiant qu'elle avait pris à la lettre, qui n'était pas articulé dans le discours, et qui avait commandé effectivement cette grossesse.

On a déjà évoqué hier comment souvent cette question de grossesses chez les adolescentes est une manière de traiter la question de leur féminité par le biais de la maternité, à défaut de pouvoir trouver une légitimité à leur place de femme, et à leurs questions de femme. Il y a quelque chose qui me semble très important à poser dans ce genre de manifestations. Des manifestations dépressives ou des échecs chez des jeunes femmes sont les seules manières qu'elles trouvent pour mettre en avant leurs questions de femme, sans que ces questions leur semblent avoir une légitimité. Il faut savoir avancer les choses avec nuance. A proposer cette dimension symptomatique à leur manifestation, en tant que ce serait leurs questions de femme qui sont difficiles à poser, cela a un effet de soulagement radical.

Soulagement d'abord parce que cela donne une dimension symptomatique à ce qui leur arrive, cela introduit la légitimité de leurs questions, même si elles s'y refusent, car quand elles arrivent pour un échec, etc. Quand l'analyste leur dit « *c'est votre question de femme* », elles se

révoltent, « *écoutez il ne faut pas exagérer, j'ai 15 ans, j'ai 18 ans, j'ai 25 ans, je sais ce que c'est qu'être une femme, qu'est-ce que vous me racontez-là ?* », il reste que ce sont ces questions-là qui sont importantes. D'autant que sur un plan structurel cela amène une difficulté, un aménagement de travail qui est tout à fait délicat, c'est-à-dire qu'il s'agit de la part de l'analyste avec certaines précautions, d'une affirmation et d'une énonciation. Cette énonciation « *c'est votre question de femme* », « *est-ce que ce n'est pas votre question de femme ?* » met la femme dans une position Autre. Cela l'amène à s'articuler par rapport à l'affirmation de l'interlocuteur. Ce sont des modalités d'intervention que l'on retrouve aussi dans les problèmes alimentaires des adolescentes, à pouvoir affirmer et réitérer cette affirmation. Si des femmes en échec se trouvent embarrassées dans un certain nombre de détours compliqués, ces détours compliqués sont des manifestations de questions de leur féminité ; il ne faut penser pouvoir éluder ces difficultés car le succès que l'on attend d'un travail thérapeutique risque de les amener à trahir leur question de femme. Il faut donc à la fois travailler les choses du côté signifiant et de la subjectivité, et à la fois réitérer cette affirmation que sont leurs questions pour leur permettre d'y cheminer. C'est un travail sur deux versants à la fois, qui me semble très important à tenir, précieux, et qui illustre d'autres exigences qu'on peut rencontrer en psychanalyse, que ce soit du côté de la féminité, ou du côté des adolescents et des enfants. C'est une manière de mettre à l'œuvre la position de l'analyste, et la position symbolique d'une manière tout à fait vive.

Voilà ce que je voulais vous proposer.

## **Débat**

Jeanne Wiltord : Je te remercie Jean-Marie pour ces ouvertures que tu amènes à propos des adolescents. C'est vrai que nous n'avons pas beaucoup parlé de la question du pulsionnel, telle que tu nous l'amènes, et je trouve que les deux pulsions scopique et motrice intéressent particulièrement la clinique à laquelle nous avons affaire ici.

Pourrais-tu préciser aussi comment faire entendre l'articulation entre la souffrance et la difficulté pour les adolescents à parler de leur position féminine?

Et puis aussi à propos des enfants, comment dans le transfert quand tu as parlé de la possibilité d'articuler des pans de la structure symbolique qui a organisé la mère à la fois dans son rapport au langage mais aussi dans son rapport à son corps, cela m'a évoqué une jeune femme que j'avais reçue quand je travaillais à la maternité à Fort-de-France, qui venait pour une demande d'IVG et au centre d'orthogénie l'assistante sociale lui avait demandée de me parler, et cette jeune femme était extrêmement paniquée à l'idée qu'elle allait avoir un enfant de l'homme avec lequel elle avait des relations sexuelles, et une relation amoureuse, et quelque chose se révélait à elle à ce moment-là de ce qu'elle « avait pu faire à sa mère » comme elle disait. C'est-à-dire qu'elle avait fait le choix d'un homme dont la couleur de peau \_\_ car sa mère disait avoir tout fait pour éclaircir la race, pour que ses enfants ne soient pas pris dans cette affaire de dénigrement à cause de la couleur de leur peau \_\_, ne correspondait pas à celle attendue par sa mère. Je l'ai reçue quelques fois, et elle a pu déplier un peu ses difficultés, l'homme dont elle attendait cet enfant l'a même accompagnée une fois, et elle a mené sa grossesse à terme. Et quand les enfants métis naissent ils ont des marques sur le corps, par exemple au niveau du contour de l'oreille, et ainsi on pourra repérer de quelle couleur l'enfant sera. Alors au bout de deux, trois jours cette jeune femme était très mal, puis elle a fini par abandonner son enfant, et elle m'a dit « *je ne peux pas faire cela à ma mère, c'est imoossible* ».

Et les conséquences pour une fille de la structure symbolique, et du regard que sa mère pose sur elle.

Alors sur la question de la langue juste une petite remarque, la complexité ici dans le rapport au créole c'est qu'en parlant la langue française, et en ne parlant pas la langue créole, la langue créole s'est structurée dans une relation entre le maître et l'esclave. Ce n'est pas seulement une trahison simple, puisque dans la langue créole il y a une référence signifiante à langue française. Ce que les créolistes essayent d'effacer complètement puisque dans l'écriture du créole ils ont fait le choix de l'écriture phonétique internationale, comme si leur volonté était de couper la filiation qui peut se faire entendre par rapport au français.

Jean-Marie Forget : Les difficultés de la position féminine c'est qu'il n'y ait pas de signifiant qui donne assise à cette place. Et au fond cela souligne l'exigence de rigueur à l'égard des signifiants qui sont ceux d'une femme, et des signifiants auxquels elle peut s'accrocher. Cela renvoie à ce qui peut se transmettre d'une position féminine d'une mère à une fille, ou de parents \_\_ le père étant aussi engagé dans ce rapport homme femme \_\_, et assurer à une fille, ou donner des indices à une fille de sa place. En tout cas c'est un temps logique qu'il est important d'avoir à l'esprit, et qui peut être éludé par exemple par la tentative pour une femme de rabattre ses difficultés sur un trait idéal, un trait idéal de formation, d'apprentissage ce qu'on voit beaucoup, ou bien au contraire sur le trait d'être objet de l'Autre, se précipiter à être objet sexuel, et s'embarquer dans des impasses. Quand je parlais des échecs c'est sur ce plan d'idéal, et l'on voit beaucoup de jeunes filles, de jeunes femmes qui se trouvent soit en échec soit en embarras, alors que les choses marchent bien jusqu'alors, et qu'on ne voit pas pourquoi d'un seul coup elles sont effondrées. Car les questions de leur féminité sont exclues de cette dimension idéale. La dépression chez les filles qui se mettent en position d'objet sexuel cela semble plus banal, on comprend mieux à quoi ça se rapporte.

Mais il y a là un temps de reconnaissance de la féminité dans lequel il me semble que l'analyste, ou l'adulte d'ailleurs, se trouve confronté, et sollicité par ces jeunes femmes ou ces jeunes filles. C'est un temps incontournable, et c'est un temps de solitude d'une certaine manière, un travail sur soi qui est considérable, et qui est délicat : il s'agit à la fois qu'elle s'appuie sur ses propres signifiants, ses propres marques, sa propre histoire, et en même temps qu'elle puisse baliser par ces signifiants sa place. C'est un travail extrêmement délicat et qui suppose qu'elle ne se précipite pas dans le rapport à un homme en croyant qu'elle va trouver une réponse à des questions qu'elle ne peut pas y poser, puisque ce n'est pas le même temps. C'est un point très délicat.

Quand nous sommes dans des impasses où nous n'arrivons pas à traiter les choses, je crois qu'il faut souvent les rapporter à la temporalité logique. Rapportez-vous au travail de Lacan sur *Le temps logique*, et aux trois temps logiques qu'il identifie. Si on est dans un symptôme, le temps qui correspond au symptôme est celui de la conclusion.

Le temps logique, vous savez, c'est celui des trois prisonniers qui ont des inscriptions sur le dos. En fonction des inscriptions que chaque prisonnier voit sur le dos des deux autres, il doit en déduire l'inscription qu'il a sur le sien pour pouvoir sortir de la prison. Donc il y a un temps où il voit ce qui est inscrit sur le dos de l'autre, un temps où il essaie de comprendre et de déduire que si les autres ne bougent pas c'est parce qu'ils n'ont pas vu certaines choses qui sont inscrites ou pas sur son dos, puis un temps où il décide de la conclusion. Le symptôme est un temps où l'on conclut d'une certaine manière. Alors que dans les exemples précédents nous sommes dans des temps bien antérieurs. Par exemple l'instant de voir, le temps d'un mouvement impulsif, correspond au temps de voir, et nécessite d'introduire le temps pour comprendre, qui est celui où un adulte, ou un analyste accompagne le sujet.

Quand hier, Marie Gauthier parlait du travail autour du dessin avec cette jeune fille, elle était en train de souligner ce temps-là, et c'est précieux de l'avoir à l'esprit.

Et quand Patricia Jurin parlait de la première séance avec les toxicomanes, c'est vrai que cela se joue dans l'instant, qu'on est pris dans l'instant, mais qu'on a aussi besoin d'introduire un temps logique, c'est-à-dire qu'on va leur proposer de les revoir. Alors cela va marcher ou pas. Il n'empêche qu'on a cette perspective-là, ce qui est fondamental, car cela introduit la place pour la

subjectivité de l'autre, ou l'autre va pouvoir introduire son initiative. D'une manière générale dans le travail avec les adultes aujourd'hui, dans les premiers entretiens c'est souvent ainsi, on effectue ce type de travail, de bricolage où l'on engage un peu de nous-mêmes.

Hugues Deravin : Question à propos de l'arroi ?

Jean-Marie Forget : « L'arroi » correspond à un signifiant maître, qui ordonne \_\_ à la différence de l'ordre obsessionnel \_\_, c'est un ordre phallique, un ordre signifiant si vous voulez, et qui va ordonner le rapport d'un couple homme femme, ce qui va ordonner l'harmonie d'un corps par exemple.

Et quand un enfant va s'inscrire dans la parole, l'un des côtés va trancher et mener son corps, l'arroi va s'ordonner comme ça, et l'autre côté va suivre \_\_ ce qui est appelé la latéralisation.

Hugues Deravin : Question à propos des enfants adoptés ?

Jeanne Wiltord, Souad Hamdani : Ce que vous dites fait penser au cas d'une petite fille présentée par Françoise Dolto, une petite indienne vivant en Inde et qui avait une nourrice dans une langue étrangère.

Jean-Marie Forget : J'ai pensé aux difficultés de certains enfants à s'inscrire dans un apprentissage, à la fois des enfants très souples qui arrivant en France arrivent à manier le langage oral avec une facilité tout à fait étonnante, mais qui vont avoir une résistance au niveau de l'apprentissage, et qui se mettent dans un échec scolaire radical.

Jeanne Wiltord : Aux journées que l'ALI avait organisé sur le bilinguisme, Dominique Villeneuve avait parlé d'un cas clinique d'une petite fille sri lankaise qu'elle avait reçue en CMP, un travail très intéressant qu'elle avait pu faire avec une enfant qui ne parlait pas du tout la langue française.

Hugues Deravin : Question par rapport au multilinguisme.

Jeanne Wiltord : Est-ce que vous ne pensez pas, et c'est ce que j'essayais de soulever comme question tout à l'heure, la distinction entre parler une langue, et puis pour un sujet d'arriver à trouver son lieu dans une langue.

Par exemple une enfant qui parle deux langues, mais on entend bien comment son lieu est dans une langue, et pas dans l'autre.

( Jean-Marie Forget : De lieu il ne peut pas y en avoir deux. )

Voilà, du coup Melman dit souvent concernant la question du multilinguisme, que dans sa clinique et dans sa pratique de psychanalyste, c'est toujours entre deux langues que cela se passe.

Ce sont des questions sur lesquelles nous avons bien avancé avec Melman par rapport à la clinique d'ici; et nous entendons comment ces questions de langue sont très passionnelles, et comment l'Imaginaire vient empêcher de situer ces questions d'une façon correcte. Et Melman attirait l'attention de Jean Bernabé qui a participé à plusieurs de nos travaux, sur les conséquences de ce travail militant et de cette volonté d'introduire la langue créole à l'université. Que le statut de la langue créole allait alors changer.

Hugues Deravin : Question à propos du féminin.

Jean-Marie Forget : Une absence de signifiant comme assise au féminin, non pas une absence pour

représenter le féminin. Ce que Lacan a écrit La.

C'est ce qu'on retrouve au niveau de la différence des places au niveau de la parole, le fait de parler amène structurellement la création de deux champs, ordonnés tous les deux par la parole, mais dans l'un il y a le trait de la castration, alors que dans l'autre la champ Autre est ordonné par la parole mais il n'y a pas le trait de la parole. Mais ils sont ordonnés par ce même trait l'un et l'autre. Les deux côtés sont structurés par la parole, mais l'instrument est d'un seul côté.

Jeanne Wiltord : C'est très important ce que tu indiques là Jean-Marie. Et l'échange que nous avons eu tout à l'heure à propos des positions de Glissant, et de la clinique, concerne justement : est-ce possible de penser le côté où le trait phallique n'est pas présent, le côté Autre, c'est-à-dire comment penser sans trait phallique ? ( Françoise Rey : Oui, sur quoi s'appuyer ? ) Oui , et c'est toute la question du féminin.

Hugues Deravin : La question du féminin, et celle de la modernité. Si l'on fait référence aux travaux de Lebrun, il propose au collectif des psychanalystes de réfléchir à cette question dans une perspective différente.

Jean-Marie Forget : Pas trop car justement la manière dont Jean-Pierre Lebrun dépoussière les choses, c'est d'essayer de rendre compte dans le social de ce qui peut faire référence à une position d'exception. Et cette position d'exception peut être une racine de la parole, et du coup va ordonner les deux champs. Le problème c'est que la position d'exception est tout de suite plaquée à un Imaginaire, les Dieux, etc. et on va se défendre de cet Imaginaire, mais du coup on va vouloir l'éviter cette position. C'est plutôt au niveau de la position d'exception que JP Lebrun travaille les choses, comment dans le social on peut trouver une astuce, ou comment dans certaines traditions a pu se véhiculer une référence à la position d'exception qui ne soit pas le père par exemple. Comment on peut imaginer et trouver des créations qui permettent de rendre compte de cela. Ce n'est pas tellement sur la différence homme femme, je ne crois pas, il ne traite pas trop cette question-là.

Hugues Deravin : Mais lors de son colloque de 2005 il termine sur cette question-là

Jean-Marie Forget : C'est comment sur le plan structurel ne pas rabattre les choses sur une ségrégation, sur un rapport de force, qu'il y ait une reconnaissance, et le fait de poser les choses comme cela c'est un vrai travail psychique pour chacun, sur lequel se plaque l'imaginaire social, l'imaginaire traditionnel, c'est cela qui est difficile à travailler.

Jeanne Wiltord : La culture, en ce qui nous concerne aux Antilles il s'est opéré quelque chose dans la traversée de l'Atlantique, et ce n'est pas simplement un truc géographique mais une mutation des rapports à la jouissance. Et cela nous devons en tirer les conséquences puisque maintenant c'est ce qui se repère dans les sociétés industrialisées.

Maria Briand-Monplaisir : Question concernant la quête symbolique que l'adolescent tente de boucler dans le champ pulsionnel.

Jean-Marie Forget : La pulsion scopique lance les choses dans l'Imaginaire, dans le champ de l'image, des mises en scène, etc. et la pulsion motrice dans le champ du Réel. Le point où j'ai peut-être amené une confusion c'est quand j'ai souligné que dans les deux cas c'est le recours au bouclage de la pulsion \_\_\_ que ce soit dans un cas dans l'Imaginaire par rapport au regard, et de la motricité du corps et de la structure du corps dans l'autre. J'ai parlé des deux pour souligner que c'est la même type de quête qui est dans un champ désarrimé du Symbolique, mais c'est désarrimé

de la parole plus exactement. Car on ne peut pas dire que c'est désarrimé du Symbolique, puisque c'est dans le champ de la lettre, il y a la trame littérale qui est là, et la question est de pouvoir l'articuler à la parole. C'est la phonétisation si vous voulez, ou le sens qui est problématique.

« Conseiller aux parents ? », on ne peut pas conseiller grand-chose, mais cela implique justement de pouvoir introduire le temps, de pouvoir les revoir par exemple. Voir l'adolescent quelque temps, et puis revoir les parents avec eux après. C'est tout un travail d'appivoisement plus que de conseil. Et pendant ce temps-là vous pouvez repérer aussi un petit peu les défaillances ou les difficultés de la parole dans le rapport aux parents. Et là il y a un autre élément dont je n'ai pas parlé mais qui est extrêmement simple sur un plan structurel, et formidable. C'est qu'à partir du moment où vous proposez à des parents de les revoir, avec l'adolescent, et qu'ils y consentent, vous les revoyez une fois, deux fois, sans attendre grand-chose, ils consentent un tiers dans leur rapport à leur enfant. Et donc ils consentent à être barrés, donc il y a une décomplétude dans le discours, et l'adolescent s'y précipite. Vous n'avez pas à faire de thérapie familiale, etc. vous allez doucement, vous les appivoisez, vous les reconnaissez, c'est vrai il y a quelque chose de simple et de structurellement en acte, et qui est formidable car ils acceptent cette barre, et cette relation à un tiers. Et cela introduit structurellement dans le discours familial la décomplétude dans le Symbolique. Ce que l'adolescent cherche du côté pulsionnel. Et avec le travail thérapeutique il va retrouver une ouverture qu'il n'avait pas dans le champ familial, et cela va être un élément fondamental. C'est précieux et c'est pas grand-chose, et je trouve cela formidable c'est quelque chose de très discret mais structurellement important.

Si les parents se mettent en association c'est inefficace, car cela fait un groupe de parents, qui vont se rassembler autour d'un trait. Et s'il sont autour d'un trait positif il n'y a pas de subjectivité, et il n'y a pas de différence sexuée non plus. Freud nous le dit : un trait idéal, on est identiques, la castration est exclue. Ils vont se rassembler, et du coup leurs enfants vont continuer à aller mal, pour qu'ils continuent à faire groupe sinon sans cela ils vont se dissoudre, ils vont se retrouver avec leurs problèmes... Bon je dis cela méchamment mais c'est l'une des impasses du groupe.

Philippe Berté : Je remercie vivement et chaleureusement les différents intervenants, je trouve que dans l'ensemble nous avons fait du très bon travail pendant ces journées, et par rapport à certaines questions qui ont été abordées je pense qu'avec les collègues d'ici, les collègues de Métropole, nous allons poursuivre leur étude, avec une perspective de prochaines journées. Je vous remercie beaucoup.

Roberte Copol-Dobat : Dans le même sens que Philippe je trouve que ces journées ont été très riches, il y a eu beaucoup de questions, Jeanne les a bien soulignées. Et je remercie et sollicite ceux qui sont là, pour leurs interventions et pour que nous puissions continuer ce travail.

Jeanne Wiltord : La proposition de travail est ouverte à ceux qui ne sont pas forcément inscrits à l'Association Lacanienne Internationale, et c'est très important justement que vous gardiez cette capacité.

Merci à vous.

Philippe Berté : Donc à bientôt, à très bientôt.